

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

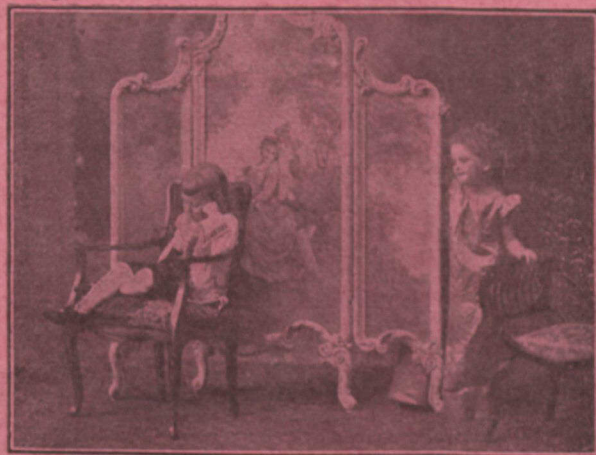
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	
UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00
Strictement payable d'avance.	

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :	
Un an	Quinze francs
Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.	



LE PETIT BOUDEUR

SOMMAIRE

Eskasoni (Poésie).....	Jules-Mario Lanos
" Mes angoisses et nos luttes ".....	Françoise
L'Ame Solitaire.....	Pierre Lorraine
La fête du Travail.....	Françoise
Sainte-Luce.....	Colombine
La catastrophe du Pont de Québec.....	Françoise
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....	
Pages de la Jeunesse : Causerie.....	Tante Ninette
Au But (Feuilleton).....	Marie Thiéry



GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

EDMOND GIROUX, Jr.,

PHARMACIEN-CHIMISTE,

216 RUE SAINT - LAURENT

Edifice du Monument National

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

Ouverture temporaire du

QUIMETOSCOPE



ANGLE DES RUES SAINTE CATHERINE ET MONTCALM.

Deux représentations par jour
L'après-midi à 2 h. 15 et le soir 8 h.

Vues Animées et Chansons
Françaises Illustrées.

La plus belle Salle
de Vues Animées de
Montreal.

PRIX, 10, 15, 25c

Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de a femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature.

LE GIN CANADIEN MELCHERS

CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicinale, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui ayant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des Gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires, Montreal

LE SHAMPOO ORIENTAL PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boite 126.

Montréal, Canada

MAISON FONDÉE EN 1860



AVANT

Prof. LAVOIE

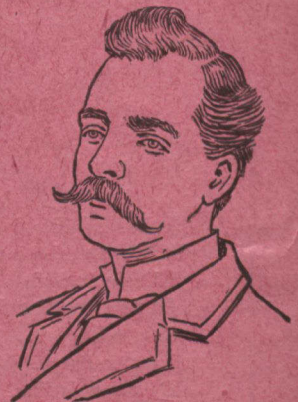
PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

8 rue NOTRE-DAME

Coin
OUEST, Cote Saint-Lambert.

PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1856 Rue NOTRE-DAME
MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	- -
SIX MOIS	1.00	Six mois	- -	7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

ESKASONI (*)

*C'est là que le Mic-Mac exila son ennui
Et que les rejetons flétris du chef sauvage
Pêchent l'anguille aux feux de leurs torches, la nuit,
Et fendent des plançons, le jour, sur le rivage.*

*Les beaux coureurs de bois, les grimpeurs de sommets,
Les filles aux yeux noirs, aux seins fermes et lisses
D'autrefois, accroupis, fument leurs calumets
En râclant des harpons ou tressant des éclisses.*

*Ils ne se disent rien ; ils sont emprisonnés
Entre les pics brûlés de granits et de marbres.
Ils ne se disent rien : leurs esprits sont bornés
Comme leur horizon rétréci par les arbres.*

*Un temple délabré les regarde de haut !
Qui rarement leur parle, où l'on ne monte guère.
On y prêche Dieu, Justice...mais peu leur chant ;
Les Blancs volent toujours et leur ont fait la guerre.*

*A quoi bon l'arc en cœur de bois qui ne rompt pas !
Le bison veut la plaine et l'élan la clairière ;
Les défis ne sont plus vengés par des trépas :
Comme la liberté, l'honneur a sa barrière.*

*Ils songent vaguement aux splendeurs du passé,
A leurs chasses sans fin, à leurs muscles si souples,
Au cabanon pointu de bouleau lambrissé
Où sur la peau des ours on s'endormait par couples :*

*Au temps où, sur leurs fronts, la plume aux sept couleurs
Frisonnait sous les vents de course ou de bataille,
Et sur les yeux fermés des esclaves en pleurs
Que les guerriers lascifs entraînaient par la taille.*

*Mais, hélas, aujourd'hui, vaincus par le destin,
Ils se courbent, muets, tristes et sans rien dire,
Souffrant, comme jadis, la mort d'un air hautain,
Trop fiers pour supplier, trop simples pour maudire.*

*Oh ! ils sont fiers toujours de ne se plaindre pas ;
Mais au lac ombragé de pins noirs et d'yeuses,
A la source qui fournit l'eau de leurs repas
Ils ont donné le nom : Les Eaux Silencieuses :*


*Que sur les sommets pleure et hurle l'aiglon
Ou qu'au flanc des rochers une brise légère
Soupire sa langueur aux mugets du vallon,
Leur âme reste à tout bruit de vie étrangère.*

*Grandes eaux du silence, amer Eskasoni
Où les monts sourcilleux et les pinastres sombres,
En rapprochant leurs fronts sur ton miroir uni,
Amoindrissent le jour et grandissent les ombres !*


*Tes pics de marbre blanc, ton nom, ton entonnoir,
Sont un symbole en même temps qu'un mausolée,
Qui clament vers les cieux sans cesse un crime noir
Dont l'abîme entend seul la plainte désolée.*

Jules-Mario Lanos

* Eskasoni, en indien : Les eaux silencieuses : est une réserve de Mics-Macs perdue dans une des gorges profondes du Cap-Breton, parmi les îles du Bras d'Or.



"Mes angoisses et nos luttes"



Le cinquième volume des souvenirs de Mme Juliette Adam a paru. Il s'intitule "Mes angoisses et nos luttes" et pendant plus de quatre cents pages, il nous fait assister aux événements politiques et littéraires—politiques surtout,— qui se sont déroulés, en France, durant le cours des années 1871-1873.

Depuis cinq ans, Mme Adam a entrepris la publication de ses mémoires, et régulièrement, chaque année, à même date, cette plume vaillante livre un volumineux ouvrage au public.

Je me demande comment il se peut, qu'avec sa vie si bien remplie déjà par tant d'autres devoirs, elle ait encore le loisir d'écrire, et, la justesse du compliment de travail et de constance dans le travail, qu'un journaliste canadien discernait, l'autre jour, à un auteur français, me revient à l'esprit.

Sans doute, le travail intellectuel est plus assidu et plus suivi là-bas, qu'ici, mais je songe encore,—il m'est bien permis de nous chercher quelque excuse—que ceux qui s'adonnent largement à la carrière des lettres en Europe, sont, pour la plupart, débarrassés du grand souci du "struggle for life". Le voilà, le grand éteignoir qui paralyse les meilleurs efforts, qui rend les productions littéraires si rares parmi nous.

Mais revenons tout de suite à notre sujet, autrement plus agréable, et résumons brièvement l'intéressant volume qui s'ouvre à nos yeux.

"Mes angoisses et nos luttes", racontent les événements de deux années bien tourmentées. Je n'ai pas l'intention de m'attarder aux détails d'un récit sur la politique d'alors, récit qui soulève, en ce moment, quelques discussions, auxquelles a répondu victorieusement Mme Adam, dans le "Figaro" du mois dernier. Rappelons plutôt que le lecteur était resté, avec le dernier volume : "Mes Illusions et mes Souffrances durant le Siègle de Paris" sous le

coup de l'inquiétude que Madame Adam avait su lui inspirer en racontant ce terrible accident de chemin de fer, au cours duquel la valise d'Edmond Adam trouvée à l'arrière du train, dans un wagon broyé, au milieu de morts informes, avait fait croire qu'il était au nombre des victimes.

Heureusement, il n'en était rien. Le hasard, le destin a voulu qu'un ami, qui se trouve dans le même convoi que lui, l'invite à venir fumer dans une voiture qu'il a en tête du train. C'est grâce à ce déplacement qu'il échappe à une mort affreuse.

A quoi tient la vie quelquefois? Combien doivent à des incidents bien puérides de n'avoir pas été compris dans la catastrophe du pont de Québec!

Après le désastre de 1870, on tâtonne quelque peu pour former un gouvernement responsable; nous sommes témoins de la nomination, à la presque unanimité, de M. Thiers en qualité de chef du pouvoir exécutif de la République, et Mme Adam reproduit une lettre de Mme de Pierreclos, la nièce comme on le sait de Lamartine, où il est curieux de lire ce que le grand poète pensait d'un gouvernement de cette forme.

"Lorsque mon oncle vivait et leur parlait (à ses vieux amis aristocrates) de la République entre les mains d'hommes dignes de ce nom, ils levaient les épaules et répondaient : Poète."

Puis, très plaisamment, Mme de Pierreclos qui est surtout très patriote, déclare qu'elle "baiserait les griffes du diable s'il empêchait qu'on prenne l'Alsace-Lorraine."

Voilà un cri bien français! Hélas! la France est amputée de ses deux plus belles provinces! Vae victis! et Mme Adam pleure en écrivant: Ils nous ont pris le cœur de la France.

Les cinq milliards d'indemnité sont acceptés et les Prussiens entrent dans Paris par l'Arc de triomphe jusqu'ici la place de la Concorde. Dans les

"potins sur l'Europe" racontés par Mme de Pierreclos, nous apprenons que "Bismarck, le monstre prussien, adore la sonate de Beethoven en fa mineur, Il se la faisait jouer, pendant le siège de Paris.

"Tristia, ma Juliette", écrit alors au sujet de la reddition de Paris, Edmond Adam à sa femme, qui, à Bruyères, loin de son mari, loin de ses amis, à ce moment d'épreuves pénibles pour la patrie, est si malheureuse qu'il lui semble chaque jour ne pouvoir supporter le lendemain de son exil.

Il y a, dans le livre de Mme Adam, des Impressions sur la Commune qui doivent renouveler à ceux qui en ont été les témoins, toutes les sensations de douleur et d'épouvante qu'ils éprouvèrent alors.

Enfin, l'écrasement de la Commune allège les esprits et après des luttes, des débats où, M. Edmond Adam, en qualité de député joue un noble rôle et aide à l'apaisement des troubles, nous assistons à une revue à Longchamp, la première depuis la malheureuse guerre.

Un souffle d'enthousiasme passe sur nous à la lecture de ces pages si vibrantes, si pleines de patriotisme.

Je cède à la tentation grande de vous en détacher quelques extraits:

"La revue à Longchamp! Adam et moi nous sommes levés à une heure invraisemblable, émus aux larmes en songeant que le drapeau de notre France va nous apparaître dans les mains de soldats qui ont repris conscience de leur force; nous aurons des régiments réorganisés, avec une mentalité refaite, et la lointaine revanche, nous l'entreverrons..."

"Voici Mac-Mahon, le héros de Reichsoffen. Les régiments de cuirassiers sont frénétiquement acclamés. Chanzy, Jaurèguiberry, d'Aurelles de Paladine sont comme enveloppés d'une atmosphère d'applaudissements..."

"Thiers, (le président) ému au-delà de toute expression, lutte en vain contre son attendrissement. Sa petite taille se redresse; mais, de temps à autre, une larme coule de ses yeux qu'il ne peut retenir, ses paupières battent nerveusement. Grévy à sa droite, Simon à sa gauche, affectent la dignité.

"Lorsque à la fin de la revue le maréchal de Mac-Mahon vient saluer M.

Thiers, celui-ci, presque titubant, descend de la tribune, et tend les deux mains au maréchal.

“Mais les larmes rentrées s'échappent à la fois, et c'est dans un sanglot, d'une voix inintelligible, que “le petit bourgeois” dit : “Merci, au chef d'une armée qu'il a relevée et qu'il adore...”

Nous assistons encore à tous les développements de la carrière politique et aux succès toujours croissants de ce “fou furieux” de ce “lion rugissant” ainsi que les ennemis de Gambetta, l'appellent.

“Gros, lourd, mal habillé ; il se traîne plus qu'il ne marche, mais il porte la tête avec fierté”, et quand il monte à la tribune, quelle royauté dans l'éloquence !

Au milieu de toutes ces discussions politiques, on cause un peu littérature. Mme Adam signale les rares livres qui s'éditent en ces jours agités. D'abord, c'est le “Siège de Paris raconté par une petite fille de huit ans”, d'Alphonse Daudet, et elle déclare que c'est un pur chef-d'œuvre.

Zola aussi publie un volume. Mais autant, la grande Française loue l'œuvre de Daudet, autant elle blâme celle de Zola.

“Tandis que Daudet monte en chantant, écrit-elle, et s'enivre de rayons, Zola barbote dans les mares fangeuses et s'enivre des odeurs de fumiers... Cet homme avec son talent, est un danger pour les moralistes de notre France. Il sert mieux nos ennemis qu'aucun de leurs agents.”

Le projet de la fondation de la “Nouvelle Revue” que Mme Adam devait diriger avec tant de talent et d'habileté, se dessine à l'horizon.

Mme George Sand, Mérimée, Flaubert demandent à Madame Adam de fonder avec eux une grande Revue, à laquelle collaboreraient encore About, Cherbuliez et tant d'autres.

Flaubert est le “bon géant” qui fulmine contretout. Le gouvernement, la République, la mesquinerie, le bourgeoisisme, la médiocrité de l'esprit, l'exaspèrent. “Il se malmène autant, d'ailleurs, qu'il malmène l'humanité entière. Jamais il ne jouit pleinement de ses grands dons. Il ne connaît pas la sérénité.”

Un jour, il se promène avec les Adam sur les boulevards, et comme il ne décolère pas quand il parle poli-

tique, “il a arrangé M. Thiers tout haut, dans la rue, l'appelant “vieux melon” ! Il a l'air si féroce qu'un gavrache s'est approché de lui, et, le regardant sous le nez, lui a crié :

“V'z'étiez donc d'là Commune que v'zêtes si furieux?”

“Il s'est tu à l'instant et il a ri. “C'est vrai, dit Mme Adam, que vous avez l'air furieux avec les crocs offensifs de votre moustache. Et dire que vous êtes un bonhomme en miel!”

“Je crois,—ajoute l'inimitable narratrice,—que si nous n'avions pas été dans la rue, il m'aurait battue.”

Voulez-vous maintenant quelques détails sur cette illustre figure, dont le rôle a été si prépondérant dans la formation et la consolidation de la République française, je veux dire : Gambetta ?

Voici :

“Je passe une après-midi dans la famille de Gambetta (à Nice), qui se compose du père, de la mère, d'une sœur veuve, avec un petit garçon et d'une servante entrée à treize ans dans la maison, et qui occupe, pour le moins la place d'une parente, Miette...”

“Mme Gambetta est née Messabie. De bonne bourgeoise, mais peu dotée, elle épousa un épicier génois établi à Cahors. Petite, brune, mince, fine, d'une vivacité extraordinaire, Mme Gambetta n'a agi, pensé, rien que pour son fils... Elle me raconte le fait suivant, très curieux :

“J'avais me dit-elle, mariée, l'air beaucoup plus jeune que je n'étais.

Un jour de fête que, bras dessus, bras dessous, je me promenais avec deux de mes amies, il nous vint à l'idée d'entrer dans la baraque d'une somnambule pour nous faire dire la bonne aventure.

Je dis à l'oreille de mes amies : “Appelez-moi mademoiselle, quand nous serons entrées et assises.

—Commencez par mademoiselle, dit l'une de mes amies.

—Mademoiselle! répéta la somnambule en haussant les épaules. Mademoiselle comme moi!

Elle tourne et retourne les cartes, après que je les ai coupées, et me dit : “Mademoiselle, vous portez en votre sein un homme qui gouvernera la France, Vous et votre sœur

vous lui sacrifierez votre vie pour qu'il devienne ce qu'il doit être.”

Et en effet, quand le père du jeune Gambetta refuse de lui laisser terminer ses études de droit à Paris, c'est sa mère, sa tante et jusqu'à Miette, qui économiseront pour l'envoyer là-bas.

Plus tard, à l'aurore de la gloire, le père regrette ce qu'il a fait ; il bâtit pour son fils une villa, avec une salle de banquet au second étage “pour quand Léon parlera à Nice”!

Gambetta était borgne comme on le sait. “C'est, en regardant repasser un couteau par un rémouleur qu'il fut blessé. Presque guéri, il retourne au collège. Un coup de poing donné par un camarade sur l'œil encore malade l'acheva.”

Que de choses intéressantes, tant à ce sujet qu'à celui de Victor Hugo, Rochefort et autres célébrités, je dois passer puisque le cadre modeste de ce journal ne me permet pas les longueurs.

Personne n'a oublié la gentille petite Alice, la fille unique et si tendrement aimée de Mme Adam.

L'enfant est devenue une grande jeune fille.

“Je sais que votre fille est tout plein belle, écrit George Sand à sa mère. Mariez-la bien. Pas trop dans la politique, je vous en conjure.”

L'Amour, le dieu malin, se charge de suivre le conseil de la dame de Nohant, et nous assistons, dans ce volume, aux fiançailles, puis au mariage de la délicieuse Alice avec le jeune médecin, Paul Segond, qui devait réaliser, plus tard, tout ce que son talent et sa science faisaient alors espérer de lui. Gambetta et Louis Blanc sont témoins à la cérémonie nuptiale.

Et Mme Sand qui vient de faire paraître ses “Contes d'une Grand-mère” écrit à son ami :

“Qui sait, m'écrit-elle, si l'année qui s'ouvre demain ne fera pas de vous une grand-mère?”

“C'est aller vite, continue Mme Adam. Ma fille sera mariée en février. Mais si l'année ne me donne pas la joie d'être grand-mère, elle peut me donner l'espoir de l'être.

Elle me fera, en tout cas, mère d'un grand fils, le mari de ma fille. Avoir des enfants de mes deux enfants! J'en suis sûre d'en être folle. Je n'ai jamais envié personne au monde que Mme Sand et Mme Dorian, qui sont grand'mères! Et moi qui suis beaucoup plus jeune qu'elles, je verrai marier mes petites-filles, et je deviendrai arrière-grand mère. Ah! les superbes chaînes enchaînantes que celles de la famille! Et dire qu'il y a des gens qui veulent les briser. Les malheureux et les misérables!

Mme Adam étant une de ces heureuses à qui tout réussit, est aujourd'hui arrière-grand mère. Et la réalisation de son vœu n'a diminué en rien le bonheur qu'elle en attendait.

Quelques mois après le mariage de Mme Segond éclate dans toute la France, comme un coup de foudre, la nouvelle de la mort de Napoléon III. On se rappelle la prédiction de ce diseur de bonne aventure, il y a une dizaine d'années, à qui l'empereur avait dit: "Regardez donc dans vos cartes si je mourrai assassiné?" Et celui-ci avait répondu: "Votre Majesté mourra dans son lit."

Après sa mort, impérialistes, bonapartistes, chambordistes, républicains veulent le pouvoir. La République est forte; elle a, à sa tête trois chefs puissants: Thiers, Gambetta, Grévy. Quel est le parti que la victoire couronnera?

Mous le connaissons déjà, mais Madame Juliette Adam, nous en donnera les détails, dans le prochain volume que sa plume féconde est, sans doute, dès maintenant, occupée à rédiger.

Qui le sait mieux qu'elle-même? C'est dans ses salons, fréquentés à la fois par Gambetta, Ranc, Spuller, Challemel-Latour, — et tant d'autres! — que se forma le gouvernement gambettiste. C'est là aussi, que, sous la bienfaisante influence de cette femme extraordinaire, la République fut dotée d'idées sages et modérées qui devait lui faire des partisans avec ses détracteurs mêmes.

J'aimerais exprimer à celle, qui

veut bien me faire l'honneur et l'émotion chère de m'appeler son "amie", la joie que m'a donné la lecture de ces pages, dont je n'ai pu, qu'imparfaitement, communiquer le charme à mes lecteurs.

Je l'ai retrouvée, avec attendrissement, dans son livre! il respire si bien son pur patriotisme, ses enthousiasmes, sa délicate bonté, sa grande bienveillance!

L'an dernier, à peu près à cette date, — je me le rappelle avec délices, — j'ai eu la faveur de vivre auprès d'elle, en sa superbe Abbaye, des heures qui jetteront sur ma route, une douce clarté.

C'est dans l'imposant domaine de l'abbaye de Gif, autrefois la propriété de l'ordre fameux des Bernardines auquel on doit Port-Royal, que Mme Juliette Adam a fixé depuis bien des années, sa résidence, et c'est dans cet asile que la mère de Mme de Sévigné reçut son éducation. L'abbaye de Gif est située dans la vallée de Chevreuse, la plus belle et la plus historique vallée de toute la France.

De l'abbaye même, il reste encore, en entier le pavillon de l'abbesse, dont madame Adam a fait sa demeure et qu'elle a fait restaurer, sans qu'il ne perde rien de son cachet primitif. Adossée à ses murs, s'élève une aile neuve, où Mme Adam reçoit ses hôtes et ses visiteurs et leur offre le thé de cinq heures. C'est le grand salon, ou c'est plutôt, dans son sens absolu, ce que nous appelons, avec nos voisins, les Américains, un "living room": au centre, une longue table, recouverte de magazines et de livres les plus récents, (le premier que j'ouvris était un envoi de Mlle Bibaud: "Le Secret de la Marquise"), au fond, une cheminée aux chenêts accueillants, puis, un rouet alsacien, des tableaux signés d'artistes fameux, des meubles de prix, des souvenirs de voyage complètent la décoration de cette pièce.

L'après-midi, nous jouions au loto. C'était, paraît-il, la récréation favorite d'Edmond Adam, Gambetta, Louis Blanc, Rochefort, Car-

not et tant d'autres personnages, amis et habitués des salons de Mme Adam.

Toutes ces ombres, chères et grandes, troublaient mes esprits de distractions multiples, et j'ai fait bien des bévues sur la table de jeux.

Au dehors, des choses du plus vif intérêt réclamaient aussi mon attention; c'était d'abord, la chapelle séculaire, dont les murailles, percées de fenêtres ogivales restent encore debout; c'est dans ces ruines, que Mounet-Sully se plaît à réciter ses plus beaux vers. Au fond du jardin, la grotte reste ornée de son antique statue de la Vierge, que les religieuses devaient invoquer chaque jour; le puits où, sur la margelle de pierre, l'usure a marqué la trace des siècles, les fûts de colonnes brisées, dont les ans n'ont pas réussi à effacer les fines sculptures...

Dans une allée ombreuses, une longue tonnelle est métamorphosée en auberge; les murs sont recouverts de scènes dessinées, par un jeune peintre de grand mérite.

Sa mère, une Alsacienne toujours française, que j'ai eu le plaisir de rencontrer, est aussi un peintre délicat et recherché. Son pinceau magique ne reproduit que des fleurs, et Mme Adam m'affirme que son talent est aussi fort, sinon plus fort, que celui et Mme Madeleine LeMaire.

A la porte de cette auberge typique, où grimpe la vigne, où le soleil rit dans tous les coins, l'enseigne, au titre hospitalier, grince sur ses gonds de fer. Attenant à son unique salle, est le petit théâtre, où durant la belle saison, aux jours de réception de Mme Adam, on joue des charades, des petites comédies imaginées d'après la fantaisie du moment. La scène minuscule a de vrais rideaux que M. Jules Claretie lui-même s'estime trop heureux de lever.

Et sur tout cela, prêtant à ce décor un charme de plus, plane la rayonnante et aimable figure de l'hôtesse.

C'est un ravissement de l'écouter causer. Elle me raconte qu'elle a suspendu, le jour de ses soixante ans,

qu'elle vient d'avoir, la publication de "La Parole Française".

—Je ne désire plus prendre part aux débats actuels, me dit-elle, mais pendant les vingt-huit ans que j'ai consacrés à la politique européenne, je n'ai,—je puis bien le dire,—eu aucun démenti!

Quelle est l'âme qui ne serait pas fière de se rendre pareil témoignage.

Pour moi, qui ai eu la faveur de connaître et d'apprécier cette Grande Française, de l'entendre, de la voir dans son cadre familial, je remercie Dieu d'avoir mis dans ma vie, ces chers et précieux souvenirs.

Françoise.

Pour obtenir des hommes le simple devoir, il faut leur montrer l'exemple de ceux qui les dépassent; la morale se maintient par les héros.

Les mauvaises habitudes, ce n'est pas nous qui les prenons; c'est elles qui nous prennent!

Gifles: Donation entre vifs.



"Ne Fermez pas les Yeux"

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurées de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT

3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

L' "AME SOLITAIRE"

M. ALBERT LOZEAU vient de faire paraître en volume, sous le titre de "L'Âme Solitaire", un choix de ses meilleurs poèmes.

C'est presque un événement littéraire.

M. Lozeau est l'un des mieux doués parmi nos écrivains de la jeune génération, et son livre est comme une oasis dans le désert.

Il faut bien l'avouer, les productions de ce genre, qui nous sont offertes manquent trop souvent de métrique ou d'originalité, quand elles ne manquent pas complètement de poésie.

Il ne suffit pas d'avoir une âme de poète pour rimer un bon sonnet, il faut posséder à fond ce très difficile instrument qu'est la langue française. Le virtuose sans inspiration, ne nous satisfait pas davantage; son œuvre n'est qu'un jeu élégant de rhéteur, un beau corps sans âme.

Lozeau a souvent réuni le don de l'inspiration et celui du verbe à un degré suffisant pour rendre ses vers extrêmement intéressants et leur assurer une place à part; surtout depuis que Nelligan, son émule et parfois son maître, a perdu le pouvoir d'exprimer les évocations étranges avec lesquelles cet enfant prodige nous charma quelque temps.

M. Lozeau se différencie par beaucoup de points de ses aînés. D'abord, la note canadienne fait presque complètement défaut dans ses vers. Il ne s'est pas inspiré comme Crémazie ou Fréchette des actes d'héroïsme si nombreux dans l'histoire de la Nouvelle-France et à l'encontre de LeMay, les caractéristiques de la nature locale ne semblent pas l'avoir frappé. L'influence religieuse ne s'est pas fait sentir chez lui aussi fortement que chez ses prédécesseurs; aucun de ses poèmes n'est à proprement parler "pieux".

Sa religiosité n'a rien d'ultra-montain. Elle a ses doutes et ses inquiétudes; mais elle est n'importe quoi empreinte d'une admirable résignation.

Sans s'affranchir complètement de l'influence des maîtres français, il est

plus personnel que la plupart de ses émules.

Si nous retrouvons très nettement la forte empreinte d'Hugo chez Crémazie et Fréchette; de Lamartine et de Hérédia chez LeMay; de Beaudelaire et de Verlaine chez Nelligan; de Vigny et de Leconte de Lisle ou de Rostand chez d'autres, aucune similitude de ce genre n'est particulièrement apparente chez lui.

Il est certainement le fils intellectuel de nos poètes, mais c'est un fils émancipé.

Le caractère de la poésie de M. Lozeau tient à sa formation littéraire très spéciale, et à dire vrai, purement accidentelle.

Voici d'ailleurs l'explication qu'il nous en donne dans la préface de son livre:

"Je suis, dit-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux (j'adore la musique), souples et lâches. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis. J'ai vu des arbres à travers des fenêtres. J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte. Je suis absolument dénué de sens critique et ne saurais distinguer les meilleures de mes pièces des pires. Je suis irrégulier comme pas un, sincère et contradictoire, sans ambition et sans orgueil. Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête: ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le temps, qui me tuait par revanche... Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos. Je ne connaissais absolument rien à la littérature française, et c'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, et de la plupart de vos grands maîtres. Je n'ai pu les goûter qu'à peine, manquant tout à fait de préparation. C'est par des bouquins que me passaient mes amis, que je me suis mis au courant et que le mal de rimer m'a pris. Je dis le mal de rimer, mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort."

"Ce sont donc bien réellement les rêves et les confidences d'une "Âme Solitaire" que nous publions", ajoute l'éditeur.

Il est infiniment probable que si la vie de M. Lozeau avait suivi son cours normal, nous aurions à Montréal un honnête comptable de plus et un charmant poète de moins : nous ne perdons pas au change.

Son livre n'est guère qu'une mince plaquette, les morceaux qui le composent sont assez nombreux, mais très courts.

L'Amour, et ce point le distingue encore des autres poètes canadiens, y tient une large place. C'est d'ailleurs un amour parfaitement chaste et même un peu froid. Stendhal l'aurait certainement classé dans la catégorie de l'Amour-goût, non dans celle de l'Amour-passion, et nous sommes loin de l'Art d'aimer de ce bon Ovide.

Des charmes de ses multiples amies de rêve, il se complait à nous décrire les yeux et les mains et s'il se risque parfois jusques aux lèvres, c'est une audace un peu sacrilège dont il a sûrement quelques remords.

Vos yeux... Je baiserais vos yeux sans achever ;
Fort d'un si grand amour on ose tout braver.
Vos mains... Je presserais vos mains musiciennes,
Et vous ne pourriez pas les retirer des miennes.
Vos lèvres... A mon goût j'en boirai le bon vin,
Et votre effort à les détourner sera vain.
Vous me privez souvent du doux plaisir que
[j'aime:
Ah! vous me l'offririez maintenant de vous-
[même!
Tout ce que je voudrai, désormais, je l'aurai.
Ce n'est pas moi toujours qui vous obéirai.
Vous souriez... Laissez, mon amour, que
[j'achève:
Dites, que pouvez-vous faire contre mon rêve?...

Mais ce sont les mains qui ont toute sa sympathie, les "mains gardiennes" les "mains ingénieuses" les "mains savantes" tandis que les yeux lui inspirent de la défiance :

Mais les femmes, d'après une éternelle loi
Mettent avec des yeux divins de bonne foi.

Ces yeux qui ont la faculté

D'interposer entr'eux et l'âme véridique
.....
Comme un étrange mur fait de silence ou bien
D'air bleu, mais à travers lequel on ne voit rien.

Et le poète avoue :

Moi, j'ai perdu la foi qui fait vos jours sereins,
Pour avoir observé de beaux yeux féminins
Avec une âme neuve et semblable à la vôtre,
Et vu tant de regards démentis l'un par l'autre.

Peut-être cette préférence n'est-elle
qu'une instinctive gratitude pour les

doigts agiles, qui lui dispensèrent le calme et l'apaisement aux heures mauvaises.

A de certains soirs ses nerfs tendus, telles les cordes d'une harpe, le faisaient souffrir comme s'ils sautaient et à vie et qu'on les eût penchés pour les faire vibrer toujours plus fort.

Alors dans la chambre voisine, une cadence très douce, berceuse et lente.. l'attention détournée de sa douleur, il écoute.... l'harmonie se précise en de larges phrases, Beethoven, Schubert, Grieg, qu'importe..... Cette musique qui ressemble à la sienne le prend tout entier... un monde de rêve s'esquisse sur l'écran noir de ses paupières closes... la douleur s'apaise, ... son corps n'existe plus.

La musicienne, avertie par une sollicitude attentive, ralentit le rythme, la mélodie s'achève en notes grêles comme des soupirs— Il dort...

La mauvaise journée est passée...! Quelle ne fut pas l'influence de la musique sur cette nature vibrante et torturée !

C'est pourquoi il aime tant les mains qui lui furent compatissantes:

Sous l'attouchement tiède et blanc des mains
[savantes,
Les notes avaient des soupirs mélodieux ;
De sonores frissons vibraient dans les adieux,
Qui semblaient sanglotés par des lèvres
[vivantes.
Sous les très chères mains, idéales servantes,
L'âme jeune chantait ses bonheurs radieux ;
Et les accords sonnaient attristés ou joyeux,
Au contact adoré des caresses ferventes.

Dans les très belles mains, plus douces que les
[fleurs,
Je rêve de poser le poids de mes douleurs,
Pour qu'il s'exhale au ciel en légère harmonie ;

Et que je puisse un jour, gardé des maux
[humains,
Entrer, au geste clair des effleurantes mains,
Dans le charme éternel et l'extase infinie!

Un des morceaux les plus souvent cités est l'"Attente" :

Mon cœur est maintenant ouvert comme une
[porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, que
[m'importe!
Le jour, lointain ou proche, en sera-t-il moins
[doux

Ce n'est point un vain mal que celui de l'at-
[tente ;
Il conserve nouveau le plus ancien désir.
L'inattendu bonheur dont la venue enchante
Passe ; à peine en a-t-on su goûter le plaisir,

Et l'on s'en va criant l'infinité des choses,
Pour ne s'être jamais aux choses préparé:

Insensé, qui repousse un frais bouquet de roses,
Accusant le parfum qu'il n'a pas respiré.

Une heure seulement de pure jouissance,
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle
[entier
De rêve intérieur et de jeune espérance,
Pour méditer sur elle et pour l'étudier,

Pour ordonner l'instant et régler la seconde,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps du
[monde
S'envole, n'emportant que de l'évanouï!

Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'ayant d'une heure, mieux que de jours fous,
[emplit ;
D'une heure, essence et fruit substantiel des
[jours!

Mon cœur est maintenant ouvert comme une
[porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-
[vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, il m'im-
[porte!
Mon attente d'amour fera de telle sorte
Que mon lointain bonheur en deviendra plus
[doux.

Les six premiers vers sont exquis ; d'une simplicité, d'une facilité admirable, mais nous avouons ne pas goûter autant les quatrième, cinquième et sixième strophes ; ce n'est ni clair, ni senti,

Il est important de remarquer que Lozeau, qui est un imaginaire bien plus qu'un observateur, (et pour cause), n'est cependant jamais mieux inspiré, que quand il parle de choses qu'il a au moins entrevues et d'impressions qu'il a ressenties.

Ne connaissant de la nature que ce qu'il en pouvait voir par le cadre étroit de sa fenêtre, il n'est pas surprenant que beaucoup d'aspects lui soient restés étrangers. Mais sur ce coin infime du monde extérieur, il a concentré toute sa puissance d'évocation et il a peut-être gagné, en intensité, ce qu'il a pu perdre en étendue.

Les arbres sont un de ses thèmes favoris :

Les bons arbres qui font de l'ombrage à la
[terre,
.....
Les arbres aux douceurs graves et maternelles,
.....
Je crois que le bon Dieu ferait bien de créer
Un paradis pour les bons arbres sages.

Et plus encore la lune et les étoiles:

Changeante lune! Un soir, au ciel couleur d'ar-
[doise
Tu montas rouge ainsi qu'un énorme tison ;
Et petit à petit, en laissant l'horizon,
Tu pris une nuance exquise de turquoise.

Une autre fois, ce fut comme une boule d'or
Que masquait par moment un passager nuage ;
Et puis tu redevins la Lune au bleu visage,
La Lune habituelle et que je vois encore.

Un lourd après-midi de juillet, tu fus blanche
Comme une immense hostie apparue en l'azur,
Tu fondis, tel un peu de neige au soleil dur,
Molle Lune, et tu vins le soir pour la revanche.

C'est justement cela, qu'en ses journées
oisives et ses nuits sans sommeil, il pouvait voir de sa croisée.

L'ardente chaleur et la lumière crue
de l'été n'ont pas, pour lui, le charme
de l'Automne.

Automne cher ! saison propice au souvenir,
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir !
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne,

Puisque aujourd'hui, pareil en mes regrets
[nombreux,
Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,
[reux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

Il aime la pluie :

L'attristante jolie et poétique pluie,
A la regarder choir jamais on ne s'ennuie.

Et la neige et les efflorescences du
givre sur les vitres.

A propos de la chanson des mois,
il nous donne quelques courts morceaux
sur les Divinités, qui personnifiaient,
dans l'Antiquité, les grandes forces
de la nature.

Mais il n'a pas l'âme païenne et le
culte de la Beauté abstraite n'atteint
pas chez lui aux sources profondes de
l'émotion.

Nous citerons cependant Diane :

Chasseresse dont l'arc est sûr, la flèche
[prompte,
Aux heures de la lune, Errante des forêts,
Qu'à ton oreille rose arrivent mes regrets,
Comme un chuchotement triste de flots qui
[monte.

C'est vers tes cheveux blonds qui coule en or
[fin,
C'est vers tes yeux de nuit lunaire, que s'en-
[volent
Mes désirs, ces oiseaux que tous les vents affo-
[lent,
Eternellement lasse d'un voyage sans fin.

Car jamais ils n'ont pu toucher les bois tran-
[quilles
Pour reposer sur toi leur fatigue, un moment ;
Et mon rêve de paix se change en un tourment,
Mon rêve de forêt où meurt le bruit des villes !

Amène-moi, Déesse, au fond des bois mouvants
Entendre au lieu des chants des hommes ceux
[des arbres :
Lyres saintes, parfois vieilles plus que les mar-
[bres,
Qui vibrent sous les doigts artistes des grands
[vents !

Il aime la musique, comme nous
l'avons dit plus haut, d'un amour ab-

solu et il la chante avec passion ; le
piano mécanique lui-même a trouvé
grâce devant ses yeux, ou pour mieux
dire à ses oreilles, mais ses vers ne
sont jamais aussi fluides, aussi mé-
lodieux que quand il nous peint les
gracieuses prêtresses qui lui dispensè-
rent l'Harmonie.

De ses abondantes lectures, il a tiré
les sujets de quelques sonnets, qui,
pour ne pas être toujours très origi-
naux, prouvent dans tous les cas,
qu'il s'est assimilé remarquablement
les meilleures œuvres des maîtres.

Le sonnet à Beaudelaire est cer-
tainement intéressant à ce point de
vue :

Beaudelaire, chrétien sous des dehors pervers,
Tourmenté des démons dont parle l'Écriture,
Démontrant l'Idéal devant la pourriture,
Vouant l'âme à l'azur, la chair lubrique aux
[vers,

Grand voyageur qui fis le tour de l'Univers
Pour y voir le Pêché maître de la nature,
Qui pleuras de dégoût sur toute créature
Ces larmes de ton cœur, purs diamants, tes
[vers !

Distillateur subtil de parfums lourds, Artiste !
Des libres mots français sublime symphoniste,
Magicien parfait de l'artificiel ;

Génial peintre épris de couleurs violentes,
Qui fis surgir du vin les querelles sanglantes,
A travers ton enfer je découvre le ciel !

La dernière partie du livre, intitulée
l'Âme, est d'inspiration religieuse. Les
idées sont élevées, quelques morceaux
sont noblement pensés entre autres
"La Bonne Souffrance" :

...la bonne douleur qui nous fait l'âme forte,

Et grâce à qui,

Si la chair a souffert, l'âme a la liberté.

Vérité poignante sous la plume de
Lozeau.

Mais l'expression semble un peu
maigre pour l'ampleur du sujet et
la note paraît souvent d'un demi-
ton trop bas.

Un Canadien d'infiniment d'esprit
et de large culture littéraire, por-
tait, devant nous, sur Lozeau, le juge-
ment suivant : "Lozeau ? certaine-
ment il a du talent ! Ses vers
sont jolis, frais, élégants. Mais en-
fin, vous en avez comme cela deux
cents à Paris qui font aussi bien que
lui et dont personne n'a jamais par-
lé."

Cet opinion nous paraît un peu
bien sévère.

Qu'il existe des poètes inconnus qui
ne sont même pas arrivés à la noto-
riété jusqu'à présent modeste de Lo-
zeau, c'est non seulement possible,
c'est même probable.

Mais son mérite n'est pas diminué,
parcequ'il fut plus fortuné qu'eux.

Il faut tenir compte des circonstan-
ces extraordinairement défavorables
dans lesquelles son talent a dû se dé-
velopper.

Il fallait qu'il eût un véritable don
de poésie pour arriver à versifier ain-
si naturellement ; qu'il eût une intel-
ligence très ouverte pour comprendre
comme il l'a fait le sens intime des
maîtres qu'il a étudiés, seul, sans di-
rection et sans conseil ; qu'il eût une
personnalité bien tranchée pour avoir
été lui-même, dès l'abord, et avoir
évité ce grand défaut de l'imitation
servile, malheureusement si fréquent.
Il est certain que ses vers sont sou-
vent trop flous, obscurs, embrouillés ;
qu'il piétine parfois la syntaxe avec
un sans gêne exagéré ; que son souf-
fle est court et que l'expression d'i-
dées abstraites semble lui être inter-
dite.

Mais par contre, aussitôt qu'il
chante des choses qu'il a rêvées avec,
pour point de départ, une sensation
éprouvée, un sentiment ressenti, com-
bien son vers est facile, harmonieux,
fluide, combien ses images sont agré-
ables et parfois neuves. Dans ces
cas-là, il est toujours naturel, l'ex-
pression ne dépasse presque jamais
l'idée, il sait éviter l'enflure, la fâ-
cheuse enflure, pierre d'achoppement
de tant de poètes et de prosateurs.

S'il n'a pas le don d'émotion de
Nelligan, il a beaucoup plus de goût
que lui ; sa flûte n'a pas la puissance
du cor de son émule mais elle a
plus de justesse ; ses airs n'ont ni la
même largeur, ni les mêmes fausses
notes.

En le comparant à ses anciens, s'il
n'a pas l'envolée de quelques-uns
d'entre eux, ses vers nous rap-
pellent moins une musique déjà en-
tendue, et il a cette autre originalité
d'être un poète essentiellement sub-
jectif, peut-être le premier qui l'ait
nettement été au Canada.

Son œuvre marque l'évolution de
la poésie un peu pompeuse, un
peu empesée qui avait longtemps
tenu ici le premier rang, vers un
genre plus souple, plus facile, plus
élégant. Enfin, il est probablement

le premier poète érotique (et combien chast !) qui ait chanté sur les rives du Saint-Laurent.

A ces divers titres, nous lui devons beaucoup de sympathie et quelque admiration.

Pierre Lorraine.

La Fete du Travail

JAMAIS, a-t-on écrit dans tous les journaux, la célébration, au matin, de la Fête du Travail, n'a été plus belle, plus imposante...

Quel dommage que tout ceci ait été gâté, pour le reste du jour, par la plus déplorable procession d'ivrognes qu'il ne m'ait encore été donné de voir.

Jamais, je le déclare en toute sincérité, je n'ai rencontré, dans les rues, plus d'hommes titubant et prêts à choir dans le ruisseau que ce jour-là.

Les "bars" étaient tellement encombrés que les portes, d'ordinaire si mystérieusement fermées aux regards, étaient retenues, larges ouvertes, par le flot incessant de clients qui s'y précipitaient ou qui en sortaient.

Dans combien de familles, cette Fête du Travail a-t-elle apporté de désolation, d'irrespects et de larmes ! Et combien encore devront payer par tous les sacrifices, jus qu'à celui du morceau de pain, l'argent qui s'est, lundi dernier, follement et criminellement dépensé à la consommation de l'alcool.

Dans quel abîme s'en va sombrant, lentement, mais sûrement, notre chère nationalité !

Quand donc surgira l'Apôtre, envoyé de Dieu, pour arracher notre peuple à ce vice dégradant !

Et pourquoi nos lois municipales ne passent-elles pas un règlement prohibant en des jours comme celui de la Fête du Travail, la vente des spiritueux ?

Hier, un barbier a été arrêté et condamné à une forte amende pour avoir rasé un homme le dimanche...

O lois ! ô mœurs !

Françoise

SAINTE-LUCE

SAINTE-LUCE?... Connais pas... qu'est-ce que c'est que ça?... — N'avez-vous pas honte d'ignorer votre Saint-Laurent au point d'ouvrir des yeux grands comme des piastres, quand on vous parle de la plus exquise petite place d'eau qu'on puisse rêver. Je ne vous dirai pas où elle est sise, pour vous forcer d'étudier la géographie de votre pays. Oh ! si cette perle appartenait à l'Europe, vous auriez tôt fait de me nommer l'écrin où elle dort. Sans l'avoir vue vous sauriez comment elle est sertie, la pureté de son eau, sous quel jour on admire mieux le miroitement satiné du divin bijou. Mais parce que c'est canadien, et qu'il y en a tout un collier d'éparpillé. le long du fleuve géant, on ne se donne pas la peine d'admirer. Sainte-Luce !... ce n'est pas sa faute, si on l'a baptisée de ce nom de vieille fille. Il ne faut pas lui en tenir rigueur, comme pour beaucoup de Catherine, de Radégonde et de Cléopée, sa bonne grâce dément le nom vieillot dont on l'a affublée. Ravissante de fraîcheur, elle rit au fleuve, — à la mer comme on dit ici, qui lèche le sable de la grève et creuse à son intention une petite baie de deux arpents de profondeur, histoire de s'attarder plus longtemps à rêver avec la petite, à l'imprégner de son flot caressant, et lui donner l'illusion d'être à elle seule. Ainsi que dans tous les villages, il y a une église, oh ! toute modeste, placée en éclaireur sur un "cran", un ban d'alluvions jeté là à propos l'on dirait pour servir de base à l'humble sanctuaire. La nuit, les pêcheurs attardés, fixent avec ferveur la lumière tremblotante de la lampe du tabernacle, qui leur semble un œil ouvert sur leur infortune. Et ce mince rayon, d'onde en onde leur apporte un regain d'espérance, et suffit à

éclairer la masse sombre. A côté de l'église, c'est le cimetière, le "champ des morts", qui est ici un tout petit carré, où les tertres se pressent les uns contre les autres. Parce qu'ils ont vécu solitaires, leur premier voisin souvent à un mille de distance, ils se rapprochent pour dormir leur dernier sommeil. L'expression "dormir à l'ombre du clocher natal", n'a pas de sens, puisque la mince flèche de l'église profile à peine un arc de lumière. C'est tant mieux, qu'ils reçoivent d'aplomb les rayons du soleil, ces matelots qui dorment en un caveau de granit leur froid sommeil. Ont-ils assez grelotté sous la bise glaciale qui cinglait leur chair endolorie d'une grêle de coups ! Combien de fois sont-ils rentrés au logis "le cœur gelé", comme ils disaient, les membres gourds, l'onglée aux doigts ! Et voilà que par une revanche du sort, ils sommeillent dans une couche tiède, bercés par cette mer mauvaise qu'ils ont aimée cependant, comme on aime tout ce qui nous fait souffrir. Brutale à ses fils, mais bonne nourrice, la mer ronge, chaque année, un peu du terrain qui lui garde ses enfants. Le jour n'est pas loin, où elle les aura conquis et les emmènera dans ses bras vers l'inconnu. L'on verra les petites croix en bois s'en aller à la dérive, noyant dans l'oubli les noms de tant de héros obscurs, tandis que leur œuvre civilisatrice, de toute sa longévité d'immortelle, restera debout. Qu'importe, les noms, les individus même, au Progrès, il balaie tout sur son passage. Quand il a extrait de nous ce qui doit hâter son triomphe, il nous rejette comme un fruit dont on a sucé la pulpe. Je marchais doucement à travers les tombes, tandis que ma compagne, à voix basse comme on parle dans la chambre d'une

personne qui repose, me disait l'histoire de ces trépassés que je n'avais pas connus. Quand, arrivées à un endroit clôturé grossièrement, situé un peu à l'écart du champ commun, ma compagne me dit, tout haut cette fois: "C'est ici le cimetière des enfants morts sans baptême, on y met aussi les pendus et les protestants." Je regardai l'enfant qui me servait de cicerone, ses lèvres souriaient en disant cette horreur. Je retins sur mes lèvres une protestation indignée pour ne pas scandaliser cette innocence. Comment, c'est dans ce panier à salade, qu'on dépêche pour l'éternité ces pauvres petits qu'un sort méchant a étouffés dans leur fleur, avant qu'ils aient réalisé les promesses de leur aurore! Ces frères bourgeois d'amour, greffés sur la chair d'une martyre, confondus avec ces cadavres souillés et mutilés, horribles à voir, ce fumier du vice, dont la promiscuité me fait tressaillir d'horreur! Et pas une mère ne s'est révoltée contre cette honteuse profanation, pas une ne s'est dit: Puisqu'on me refuse un coin fleuri pour celui qui eut mon cœur pour berceau, je l'emporterai dans mes bras!... Ah! comme c'est triste d'être attelés comme des bêtes ruminantes à la charrue des vieux préjugés des âges de fer, de marcher tête basse dans les sillons tracés par avance, sans chercher à voir au-delà du bois touffu qui nous ferme l'horizon.

Pour couper court à mes réflexions, j'aperçois en face de moi, une riante maison de campagne: le presbytère. C'est là qu'habite depuis un demi-siècle le curé de la paroisse. On ne me l'a pas dit, je l'ai deviné. C'est bien la demeure d'un sage et d'un homme de bien, dont le ministère ne se borne pas aux choses de Dieu. Les habits comme les maisons portent l'empreinte de leurs maîtres. Si nous n'emportons rien des choses, nous leur laissons, du moins, un peu de la vie qui nous a animés. Monsieur le curé est l'homme de bon conseil, il tient lieu d'avocat, voire même de médecin, et ses oracles ont toujours été écoutés avec respect. Mais il boude la civilisation, il branle la tête

quand on lui parle du progrès. Comme je m'étonnais de trouver Sainte-Luce si ignorée:

—Il me semble qu'avec un peu de réclame vous auriez attiré beaucoup de touristes dans votre joli village, et avec eux, la prospérité. Tenez, à la place de cette vieille baraque qui sert de remise, vous auriez un hôtel regorgeant de voyageurs. Votre temple se fait vieux, ne lui préféreriez-vous pas une cathédrale majestueuse?...

Le brave curé ne mordit pas à l'amarce, son œil atone devint fixe, un œil vague d'homme très vieux, qui semble voir ailleurs: "C'est de ma faute, dit-il d'une voix saccadée articulant difficilement chaque syllabe, je n'ai pas voulu attirer ici des étrangers qui auraient perdu mes enfants: on aime bien mieux le bon Dieu quand on est pauvre."

Sagesse d'une profondeur infinie et qui semblait tomber de là-haut. Fatigué de cette phrase trop longue, vidé déjà, le vieux curé se mit à sourire tranquillement, et il ne desserra plus les lèvres.

Ah! voilà donc pourquoi, je retrouvais Sainte-Luce si ingénue, si primesautière, si naturellement bonne, c'est que son curé avait jalousement veillé sur sa pupille, plus fier de ce trésor de candeur virginale que des colifichets, des fausses couleurs de ses sœurs voisines. Oh! les touristes, ils en avaient fait de belles! allez-y voir après leur départ: des gazons piétinés, des bouteilles vides, des tables renversées. Et là-bas sous le chaume, des foyers dévastés, des cœurs qui saignent d'une inguérissable blessure...

À neuf heures, Sainte-Luce sonne le couvre-feu, afin que dès le point du jour, les persiennes s'ouvrent au soleil comme des paupières. Une blanche buée enveloppe la mer et l'on prendrait pour des fantômes les silhouettes de femmes qui coupent la brume pour se rendre à l'office matinal. Dans l'église même, on n'y voit pas trop. Les cierges tremblotent comme des papillons mourants, mais de toutes ces âmes en prières monte un rayonnement qui, petit à petit,

perce l'opacité de l'atmosphère, on dirait. Car on prie rudement à Sainte-Luce, les chapelets, aux mouvements fébriles des doigts qui les égrenent, frappent sur les prie-Dieu en bois, tandis que les yeux agrandis fixent ardemment un point vague de la nef, avec l'obstination de vaincre une puissance que l'on se croit hostile, mais qui devra faiblir devant l'autorité de toutes ces volontés réunies, fortes de leur amour.

La plupart de celles qui dévorent des "Ave" avec la conviction que ces chaînes multiples sauront bien garotter le malin et l'empêcher de nuire, sont des mères. Elles prient pour l'époux, pour le fils dont la goëlette file au large, à la merci des vents favorables, elles prient surtout pour ceux que la grande ville est venue chercher. Ceux-là, il leur semble, courent un plus pressant danger, car leur œil ne peut sonder la profondeur du gouffre qui les menace.

Si des pécheurs en péril, désespérant de toucher terre, ont vu s'éparpiller en gerbes la vague haute comme une montagne qui allait les ensevelir, si le lourd paquet d'eau se divisant soudain, a livré passage à leur frêle embarcation, ainsi que firent les flots de la Mer Rouge, au commandement de Moïse, c'est à la prière plus éloquente d'une mère que les éléments domptés, ont obéi, n'en doutez pas. Je ne sais pas une force fluïdique plus grande au monde. Fût-elle aux antipodes, je la crois capable de traverser tous les obstacles pour arriver à sauver l'enfant menacé. Si ce pauvre égaré, au moment de commettre l'irréparable faute, s'arrête frappé d'une clarté soudaine qui lui montre la route fatale où il va s'engager, c'est qu'une sainte, en extase dans une humble chapelle, perdue entre ciel et eau prie pour lui: l'âme de l'enfant n'a pas en voyage de meilleur viatique que cet amour maternel qui le couve plus encore lorsqu'il est loin et le garde de tout péril.

En dépit de l'ostracisme du curé, le Progrès s'est insinué à Sainte-Luce. Fermez portes et fenêtres, il trouve toujours un trou pour se fourrer

le nez. Imaginez-vous que les deux chantres au lutrin ont été remplacés par de vulgaires chantres qui piaillent comme des moineaux nichés à la voûte de l'église, des blancs-becs qui se font accompagner par l'orgue, s'il vous plaît!... Pensez donc le vide dans l'église! On dirait que la mort a passé, les vieux saints dorés bouillent dans leur niche, et les vieillards sommeillent lourdement en cognant des clous, maintenant que les chantres au lutrin ne sont plus là pour les tirer de leur torpeur. Ah! quand ils se lançaient des antiennes par la tête à pleine voix, — à plein tonneau rendrait mieux ma pensée, — il fallait dresser les oreilles, pas de sourd y pouvait tenir. La lutte homérique de ces deux chantres, quel barde pourrait la chanter dignement. Hélas! il faut toujours un vaincu. Avec l'âge, un des chantres vit sa voix baisser, sa superbe basse-taille s'amollir, mais il se jura de rester sur la brèche. Il chanterait toujours plus fort, il tiendrait son rival en échec, quoi qu'il leur en coûte! Et il lui en coûte pour se tenir à la hauteur de sa position!... Quand le tonnerre roulant de l'organe abhoré faisait frémir la voûte, le malheureux n'avait garde de se laisser couler dans cette cataracte de fioritures qui dégringolait d'antienne en antienne, secouant les vitres d'un frissons vertigineux. Il tirait de sa poitrine d'airain fêlé — par le véhicule de l'appendice nasal — des sons rauques, abominablement faux, mais qui se perdaient dans le mugissement des grands vents fouettant la vague en furie. Ce n'était pas précisément un régal d'esthète, mais dans ce cadre rustique, ces deux chantres au lutrin, dont les têtes de paysans aux traits fortement accentués, noirs et barbus émergeaient de la dentelle des surplis, comme d'une boîte à surprise, mettait une note originale dans ce tableau de Sainte-Luce, où par contre, les scènes gracieuses abondent. Quand j'ai su que les deux chantres au lutrin avaient été brutalement remerciés de leurs services, et qu'ils en avaient un inconsolable chagrin, j'en ai eu le cœur tout re-

mué. On pouvait les laisser descendre dans la tombe avant de supprimer cette antique coutume qui humiliait bien un peu les jeunes, mais qui aux yeux des anciens étaient les derniers vestiges d'un passé plein de souvenirs. Quand on peut renverser l'ordre des choses établies, sans qu'il en coûte à personne, on fait bien de ménager les susceptibilités, voire même les petites vanités, fallut-il attendre encore dix ans pour rompre les dernières attaques avec les traditions surannées. Quel désarroi dans la vie de ces deux vieux qui ne vivaient toute la semaine que dans l'expectative du dimanche! Chassés de l'enceinte sacrée où confondus avec les prêtres, ils avaient l'illusion de se croire les amis du bon Dieu, puisqu'ils vivaient si près de lui, dans son intimité même. Allaient-ils maintenant se mêler à la foule, qu'ils avaient dédaigneusement toisée du haut de leur banc de bois sculpté? Non, ils resteraient chez eux, puisqu'on n'avait plus besoin d'eux, mais ils n'iraient pas traîner les allées. Pourquoi cette ingratitude? n'avaient-ils pas chanté en conscience, ponctuels comme l'horloge du be-deau?

C'était injuste aussi de les priver de ce maigre traitement qui leur permettait de se payer des douceurs. L'on n'est guère exigeant, mais on aime à avoir son petit fonds de réserve pour les vieux jours... On meurt parfois sans l'avoir entamé, mais on est content de le voir dormir. Ces pièces blanches données par l'église n'étaient pas comme les autres, elles représentaient une manne qui leur tombait du ciel; on en était très fier, parce qu'elles étaient venues facilement, parce qu'on les avait gagnées "avec la voix..."

Un lent travail de désagrégation se faisait dans ces âmes, le doute s'infiltrait sournoisement à travers les fissures: les athées sont souvent des aigris. Ah! comme il faut souffrir pour renier le Dieu de sa première communion, même pour le boudier... Pauvres vieux!...

Plaignez les souverains déchus, les

reines sans couronne et les chantres sans lutrin!... Ces derniers me semblent bien malheureux, mais ils ne sont pas les seuls qui agonisent de refouler tout au fond — ce qu'à tort peut-être — nous aussi croyons être des flots d'harmonie. Nous avons tous des aspirations généreuses, des rêves de dévouement que nous sommes forcés d'enfouir au plus secret de nos âmes; nos cerveaux bouillonnent prêts à éclater, parce que les idées qui y naissent ne peuvent voir le jour. Le plus souvent ce sont des rancœurs, une juste indignation qu'il nous faut taire. Aimer, pleurer, s'exalter en dedans, cela fait-il moins mal que de chanter en dedans? Si vous n'émettez plus de son, vous vous souvenez d'avoir chanté, allons consolez-vous...

Avant de clore, comme les bons prédicateurs, je veux vous dire un trait qui vous prouve que je n'ai pas forcé la note en vous montrant la pupille de M. Blanchet (c'est le nom du curé) comme une ingénue de "la plus belle eau", c'est le cas de le dire.

Une avant-midi je m'étais installée en face de la mer avec des livres. Je m'étais promis, comme dit un écrivain célèbre "de mettre du charbon dans la machine", mais la mer montait. Naturellement, je laissai tomber le livre; je m'amusai à la suivre des yeux, tandis que les franges d'argent de sa longue traîne verte balayait la plage. Je suivais le mouvement rythmé de ce va-et-vient incessant, ce frou-frou harmonieux des dessous en soie de nos élégantes les jours de fête, me demandant d'où venait la belle déserteuse? De quelque lit étranger excitant, la coquette, les mêmes impuissants désirs? Sans doute, elle avait joué là la même comédie sentimentale qu'ici? Ils avaient aspiré cette haleine parfumée qui nous force à ouvrir la bouche?

Je m'indignais de voir les galets si bien accueillir l'infidèle, les lâches, ils gazouillaient de plaisir. Les algues frissonnaient d'aise de la retrouver; la grève buvait voluptueusement son onde saline. C'était si triste en son absence: les mouettes

avaient fui au large, les récifs montraient leur crête noire, le soleil lui-même semblait de mauvaise humeur, et je pensai à ce mari d'une femme légère qui disait: Mon Dieu, c'est si triste un foyer sans femme, que j'aime mieux "ça que rien".

Je fus tirée de mes réflexions par des pas légers qui glissaient sur le trottoir humide des bords de la mer. Je vis venir de mon côté, une femme en toilette et qui portait un seau et tout l'attirail des ménagères. La démarche et la tenue de cette étrange promeneuse étaient pleines de distinction. "Tiens, fis-je, où va cette femme?..." A peine avais-je fini cette réflexion, que par un autre sentier, je vis surgir encore une femme dans le même bizarre accoutrement. Il en vint de tous bords et de tous côtés, et elles s'arrêtaient sur le seuil de l'église, toutes endimanchées et leur seau pendu au bras. Je me frottais les yeux, un instant je me crus la proie d'une hallucination, telle que décrite par Maupassant... J'avais peut-être regardé la mer trop longtemps et le vertige... Je hélai quelqu'un du dedans et lui montrai l'étrange défilé: — "Tiens, mais c'est le lavage de l'église, et ces dames se sont donné le mot pour le faire aujourd'hui... Vous semblez surprise, ça ne se fait pas ainsi chez vous?... Ici, riche comme pauvre, chacune doit laver son banc..."

Je saisis ma tête à deux mains, heureuse de l'avoir encore, et j'éclatai de rire à l'idée de voir nos élégantes en seau au bras (on les voit plus souvent avec un sot), à quatre heures de l'après-midi se rendant à l'église Notre-Dame pour opérer le récurage du temple. Oh! elles auraient tôt fait d'inventer de mignons seaux de vermeil, genre réticule, et des balais à manches artistiques qu'elles manieraient avec la grâce qu'elles mettent à jouer de l'ombrelle ou de l'éventail. Voyez la touchante procession, les femmes de peine "pour vrai" confondues avec la femme du juge X, Mad. X., épouse d'un membre de la faculté..... Quel triomphe pour le Travail de traîner à sa suite ces brillantes conquêtes. La lumière

nous sera venue du Nord toujours, de Sainte-Luce cette fois sortira la première leçon de fraternité. Que nous le voulions ou non, nous pourrions avant peu à Montréal, rééditer cette scène qui a bien son parfum agreste. Si les domestiques allaient se mettre en grève, abandonnerions-nous le bon Dieu à son triste sort? Il faudrait bien aller faire son ménage. On ne peut laisser les fils d'araignée envahir le tabernacle et les saints rentrer dans la poussière, nous devons toutes nous dévouer!

En voilà assez pour vous inspirer le désir de faire connaissance avec Sainte-Luce. Avis donc aux artistes, aux amateurs de fins profils, d'élégance native, à ceux qui aiment à voir sur des joues hâlées l'épanouissement d'une bonne santé. A Québec, déjà, les filles sont plus jolies qu'à Montréal, à Sainte-Luce, elles ont un regain de fraîcheur. On y parle un joli langage coloré avec ce grasseyement tout parisien qui n'est pas dénué de charmes. Bref! c'est un délicieux coin de terre canadienne, une sorte de Béthanie où l'âme aime à se détendre, à se reposer de la poussière, du bruit de la vulgarité. Les clairs de lune y sont superbes, j'en sais qui y ont pris là, "des coups de lune" fatals, dirait un boursier, car on revient de là un sentiment d'enthousiasme pour la belle nature que l'on y admire, avec dans l'âme un peu du bleu qui a baigné notre prunelle.

Colombine.

Le Ouimetoscope a enfin ouvert ses portes au public désireux d'assister à ses représentations. La salle présente le plus beau et le plus nouveau spectacle qu'il soit donné. Aussi la foule s'y précipite-t-elle avec empressement à chacune des représentations.

Cours Robert, 476, rue St-Denis

Pour enfants (fillettes et garçons) âgés de 6 à 10 ans. Nombre des admis limité à trente. Classes élémentaires de français. Dessin, musique. Calligraphie, couture. L'anglais est enseigné par un professeur spécial. Un certain nombre de nos enfants se préparant cette année-ci pour la première communion, une attention toute particulière leur sera donnée.

Leçons privées de Français et d'Anglais.
La rentrée des classes est fixée au jeudi, 5 septembre. — La Direction.

La Catastrophe du Pont de Québec

Quelle douleur pour notre chère province que cette lugubre catastrophe du Pont de Québec, et quelles larmes amères la seule évocation de son souvenir fera toujours couler.

C'est de tout notre cœur que nous adressons nos sympathies non seulement aux parents des malheureuses victimes, mais à tous ceux sur qui retombent le poids des responsabilités. Eux aussi restent à plaindre, eussent-ils accompli les devoirs de leur charge dans toute leur rigoureuse exactitude...

Hélas! les grands œuvres sont constamment marqués du sceau des déplorables malheurs...

Dans le domaine intellectuel, ce sont les peines, les souffrances, le martyr de l'âme... Dans le domaine matériel, ce sont les holocaustes humains... Quelle vie est donc la nôtre? et combien nous avons besoin pour nous consoler des misères de celle-ci, de la reconfortante pensée de l'autre, de celle où la peine reçoit sa récompense, où la douleur est joie, où la vie est véritablement la vie...

Françoise.

De grands préparatifs se font à Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine-Est pour une exposition de modes d'automne, dans laquelle se révéleront la science et l'habileté des aimables modistes de cet établissement.

Nous avons reçu la lettre de faire-part suivante :

Mademoiselle Marie Beaupré, succédant à mademoiselle Lanctôt, fondatrice et directrice des cours particuliers, présente ses salutations respectueuses à la Directrice du "Journal de Françoise" et lui faire part qu'elle prendra la direction des cours au mois de septembre.

Anglais, français, mathématiques, histoires, littérature, sciences, sténographie, clavigraphie, etc., enseignés d'après les méthodes modernes et perfectionnées.

L'instruction religieuse est l'objet d'une attention spéciale.

La diction et le bon langage font partie du programme des études.

Mademoiselle Beaupré reçoit tous les jours avec mademoiselle Lanctôt, au numéro 784, de la rue Saint-Denis, Montréal

Recettes Faciles

POTAGE A LA REINE. — Aux "Coquilles aux œufs Marge". — Coquilles aux œufs Marge: une "boîte" de une livre pour 16 personnes.

Faites bouillir dans une casserole du bon lait, avec un peu de parfum de fleur d'oranger, très peu de sel, ajoutez-y vos "Coquilles aux œufs Marge"; laissez bouillir dix minutes.

Pendant ce temps, mettez dans la soupière trois jaunes d'œufs et autant de cuillerées à bouche de sucre en poudre, tournez avec une spatule de bois jusqu'au mélange parfait, puis versez peu à peu le lait bouillant dans la soupière en tournant toujours avec la spatule. Servez.

SOUPE AUX LEGUMES. — Il faut, pour les différentes soupes aux légumes, mettre la viande quand l'eau bout, et les légumes un quart d'heure environ après cela. On laisse mijoter la soupe lentement pour n'avoir pas d'eau à y ajouter; l'on y met du sel à propos, pour que la viande en prenne le goût. L'on y met des oignons et du céleri, en laissant cuire le tout autant qu'il faut.

MADRIGAL. — Encore un biscuit Pernot dont toutes les jeunes filles doivent raffoler, car si son nom évoque ces madrigaux en vers que les poètes galants offraient jadis aux femmes; nos jeunes dames devenues plus pratiques et partant plus gourmandes apprécieront bien mieux une boîte de biscuits que de très fades vers de louange.

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA.
En vente partout, 25 cents la bouteille.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES BAS NOIRS. — Les bas de fil noir ont souvent le défaut de rougir au lavage, parce que l'on emploie pour les nettoyer de l'eau trop chaude et du savon.

Il ne faut jamais se servir de savon pour laver un bas noir et l'eau doit toujours être tiède. Une petite quantité de son enfermée dans un sac est agitée dans l'eau tiède; lorsque la mousse est suffisamment formée, on plonge les bas dans la préparation et on les lave fortement puis on extrait l'eau du tissu en roulant les bas dans un linge sec et on fait sécher de suite, non au grand air, mais dans un endroit sec. Pour rendre la couleur noire à des bas de fil qui ont été lavés, il suffit de les laisser bouillir quelques instants dans une décoction de bois de campêche.

Un événement intéressant se prépare dans le monde des modes. C'est celui de l'ouverture des modes d'automne, chez Mme Geo. Pageau, modiste en renom de la rue Sainte-Catherine-Ouest.

Cette éminente modiste, dans un voyage tout récent qu'elle a fait à New-York, a fait des achats considérables pour le montant de plusieurs milliers de dollars; nous verrons donc, dans cette exposition prochaine des merveilles d'élégance, de richesses et de bon goût.

On peut bien le dire, le travail qui sort de cet artistique atelier de chapeaux atteint la perfection. C'est par son industrie, son talent et sa persévérance que Madame Pageau est parvenue à un beau résultat. Nos lectrices qui auraient l'intention d'acheter leurs chapeaux d'automne aussi vite que possible, ont le plus grand intérêt à aller faire une visite à l'exposition de modes de cet établissement qui s'ouvrira ce 21 septembre.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine, Est
Entre les rues Panet et Plessis.

Une réflexion de bébé qui voit fondre l'orage:

—Oh! maman! il pleut à chaudes larmes!

A la sortie du Père-Lachaise.

Un enfant, après avoir lu un très grand nombre d'inscriptions tumulaires, se tourne vers son père et lui demande naïvement:

"Mais, papa, où sont donc enterrés les méchants?"

Les gens du Midi ne perdent jamais le Nord.

Impossible de passer sous silence les chapeaux de Mille-Fleurs. Ce sont de véritables travaux de fées.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

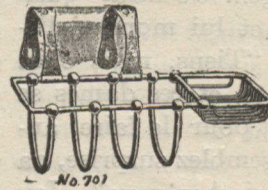
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1887 Ste-Catherine Est.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge
Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette, Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. TEINTE DES CHEVEUX pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité: ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell: Uptown 2508 Montréal.

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal



Pages de la Jeunesse



Causerie

J'AI assisté ces jours derniers au Sault-aux-Recollets, à une fête de charité au profit des enfants de la Crèche qui ont là une maison de campagne. Cette maison que l'on a mise sous le vocable de St-Janvier— un nom un peu froid, mais rassurez-vous, l'accueil ne l'est pas,—est joliment située au bout d'une avenue. En arrière on a vue sur la rivière, sur les bords de laquelle tous les pauvres petits qui logent ici, viennent prendre leurs ébats. Il est réjouissant pour l'œil et réchauffant pour le cœur de voir ces êtres voués au malheur et à l'abandon sans la charité et le dévouement de celles qui en prennent soin, s'en donner à cœur-joie et s'amuser avec l'insouciance et la gaieté de leur âge.

A six heures, souper nous est servi en plein air, et dès que les étoiles paraissent au firmament, des mains dévouées allument les lanternes chinoises, accrochées un peu partout à la façade de la maison et le long de l'avenue qui y conduit.

Le spectacle est féérique. Toutes ces lumières, s'entrecroisant en guirlandes gracieuses, nous font l'effet d'un sanctuaire illuminé, un Lourdes en miniature, moins la diseuse de bonne aventure, cependant, dont nous voyons de loin la coquette tente, et la roue de fortune, dont le grincement arrive jusqu'à nous.

A huit heures, les premiers accordés d'un piano, placé sur la galerie, nous annonce le commencement d'un concert, en plein air toujours, et qui s'ouvre par un chœur chanté par les élèves de l'Académie Labelle et qui savent s'en acquitter à la satisfaction de tous. Quelques musiciennes, des artistes, suivent et nous tiennent sous le charme de leurs accords mé-

lodieux. Un déclamateur émérite vient y jeter la note badine, gaie, par ses monologies bien choisis, et très bien dits. Rien n'y manque : la mimique est excellente et la diction nette et pure. Le programme nous annonce d'autres surprises, malheureusement il faut regagner notre logis, il se fait tard et le tramway nous attend.

Nous laissons l'asile St-Janvier sous l'impression douce de la jolie soirée que nous venons d'y passer et dont je m'étais promis de vous faire le récit.

Un mot avant de finir. Vous, chers enfants, qui avez des parents qui vous aiment et qui vous entourent de soins et de bontés de toutes sortes, je viens réclamer un peu de votre pitié pour les petits êtres de la Crèche de St-Janvier. Ceux d'entre vous qui auraient des jouets dont ils ne se serviraient pas feraient un grand plaisir à ces pauvres enfants en les leur envoyant. Ils sont en ce moment une trentaine, les bébés non compris, qui sont d'âge à apprécier ces douceurs. Vos envois pourront être déposés au Couvent de la Miséricorde, rue Dorchester, d'où ils parviendront à leur adresse au Sault au Récollet.

En procurant un peu de bonheur à ces chers petits, vous vous acquérez la reconnaissance de celui qui a dit: "Je récompenserai un verre d'eau donné en mon nom." Puis, vous ferez plaisir à votre

Tante Ninette.

L'esprit des enfants.

En élevant des tas de sable dans le jardin public, deux petites filles causent de leurs projets d'avenir.

—Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grande?

—Woi, ze me marierai. Et pis toi?

—Moi, ze me mettrai belle-mère pour embêter les garçons.

Pas d'argent, pas de Suisses

Ce proverbe injurieux pour nos voisins est souvent appliqué aux âmes égoïstes et mercenaires ; cependant, si l'on en connaissait la véritable origine, on verrait que loin d'être défavorable aux Suisses, il a été imaginé pour honorer les troupes de cette nation.

Dans les guerres du Milanais, qui occupèrent la fin du XVe siècle et le commencement du XVIe, les Suisses engagés au service de la France se retirèrent plusieurs fois chez eux faute de paiement de leur solde ; aux colères qu'ils excitaient, au reproche d'infidélité, de lâcheté, ils opposaient l'impossibilité de subsister sans solde.

"Que ne faites-vous comme les autres? leur disait-on ; vivez aux dépens de l'ennemi ; c'est-à-dire, maraudez et ne payez pas ce que vous volerez."

Leur discipline et leur probité ne pouvaient se plier à cette méthode. Ne voulant pas être brigands, mais soldats, ils préféraient regagner leurs foyers plutôt que de rançonner le paysan, ce qui fit dire à un général français: "Point d'argent, point de Suisses." On voit que ce mot était plutôt un éloge qu'un blâme.

Un dentiste américain vante le mérite de ses fausses dents à une cliente.

—Elle imitent si bien la nature, madame, que je revois quelquefois des gens à qui j'en ai posé, qui viennent pour se les faire arracher!

Le propre de la jeunesse est d'accepter les idées avec docilité et de les défendre avec violence.—Etienne Lamy.

Les institutions des peuples sont filles du temps. — Ballanche.

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

—Si vous voulez me laisser votre commission...

—Vous laisser... Ah ! ben, oui... faut que je voie quelqu'un. Madame, dans son état, ne doit pas dîner en ville...

— Si vous désirez voir Mme Nessyer, dites-moi votre nom, j'irai demander si on peut vous recevoir.

—Si on peut me recevoir!... Ben, manquerait plus que ça, qu'on ne me recoive pas!... Moi, passe. Mais madame qu'est là dans la voiture, à se morfondre...

Et, subitement résolue, Julie déclara :

—Je trouverai bien à qui parler là-bas.

D'un pas martelé, d'un pas conquérant, elle traversa la cour et s'en alla, du manche de son parapluie, heurter la grande porte vitrée derrière laquelle, rigide et solennel, un valet de pied en livrée se tenait au port d'arme.

—Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il sans douceur à l'étrange visiteuse ; l'entrée des cuisines est à gauche.

—Je n'ai pas affaire à la cuisinière, je veux voir Mme Georges Nessyer.

—Madame est souffrante et ne pourra vous recevoir. Si c'est pour un secours...

—Faites-attention à qui vous parlez... vous pourriez ben vous repentir de nous laisser dehors plus longtemps, moi et madame. Elle est là, madame dans la voiture... à la porte. Allez dire à Mme la comtesse, si vous ne voulez pas déranger Mme Nessyer.

Elle haussait le ton, furieuse et, malgré le valet, s'avancait au pied de l'escalier où sa voix rudement accentuée résonnait.

—Qu'est-ce donc, Germain ? demanda-t-on.

—Là ! gronda le domestique, vous allez me faire avoir des affaires...

Mais Julie s'en souciait bien ! Elle cria, audacieuse :

—C'est moi, la Julie de Mme Nessyer. Madame demande si on peut la recevoir.

—Ah ! mon Dieu !

Quelqu'un rapidement descendait. Devant cette jeune femme très blonde, très pâle, vêtue d'une longue robe flottante, Julie n'eut pas un doute. Elle joignit les mains, extasiée.

—C'est vous la dame à notre monsieur... Ah ! que madame va être heureuse !

Marcelle défaillait ; elle s'appuya à la rampe.

—Mme Nessyer à Paris ! Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

—Plus souvent, se dit Julie qu'on va lui "tourner les sangs", dans l'état où elle est, en lui disant la vérité. Et elle s'écria, pleurant et riant à la fois :

—Rien ! y a rien, madame, sinon qu'on s'ennuyait de vous là-bas, et que madame a voulu voir ses enfants,

—Où est-elle ?

—A votre porte, en voiture, elle n'ose pas entrer.

—Ne pas oser, la mère de Georges !... Germain, faites entrer la voiture, vite...

—Qu'est-ce que je vous disais, mon garçon, railla Julie triomphante.

Un instant plus tard, tandis que Germain horrifié aidait à descendre la vieille petite malle fermée d'un cadenas énorme, Mme Nessyer était arrachée de la voiture par la fougueuse et rayonnante Julie.

—Regardez donc notre jeune madame, si elle n'est pas jolie !

Devant cette petite vieille tremblante, émue, qui l'appelait "ma chère fille" sans oser l'embrasser, Marcelle eut soudain le cœur gonflé de tendresse et de pitié. Elle ouvrit les bras, et la mère et la femme, toutes deux souffrant par la faute du même homme, en sanglotant s'étreignirent.

Pendant que Germain conduisait Julie à l'office, Marcelle emmenait Mme Nessyer dans le petit salon jaune. Camille s'y trouvait ; oisive, elle n'avait pas encore demandé de la lumière et se plaisait à regarder mourir le jour dans le jardin où les moineaux, avant de s'endormir, piaillaient encore.

—Camille... Mme Nessyer nous a fait la surprise de venir... Ma mère, je vous présente Camille d'Auriel, ma cousine.

—Mme Nessyer... ici !

La surprise de la jeune fille était trop vive, trop vive son anxiété, elle les trahit.

—Mon Dieu... qu'y a-t-il ?

—Mais... rien, j'espère, que le désir de nous connaître, dit Marcelle. Et très vite, sans attendre la réponse, elle ajouta : "Je vais prévenir maman".

Avant de quitter le salon, elle toucha le commutateur. Les fleurs électriques s'allumèrent et la vieille Mme Nessyer apparut en pleine clarté, avec ses vêtements ternis par la poussière du voyage, son chapeau défait, sa pauvre mine piteuse et effarée.

Camille alla vers elle avec des mots de bon accueil ; elle la fit asseoir, la débarrassa du petit sac qu'elle tenait encore d'une main crispée, comme si elle eût voulu se cramponner à cette humble chose qui venait de sa chère maison de Saint-Jean.

—Donnez-moi votre châle, voulez-vous, madame ? On va vous conduire tout à l'heure à votre chambre.

—Oh ! non... je... j'aurais pu aller à l'hôtel ; je ne voudrais pas déranger.

—Vous ne dérangerez personne ; la maison est grande. Et croyez-vous que Georges permettrait que vous logiez à l'hôtel ?

—Georges...

Il parut étrange à Mme Nessyer d'entendre cette jeune fille inconnue d'elle prononcer familièrement ce nom, plus étrange encore de penser que dans ce beau logis, si élégant, qu'il était chez lui.

“Georges ne permettrait pas...” son fils pouvait parler en maître, Elle prit un peu d'assurance, osa regarder autour d'elle et sourit à Camille. Elle se risqua même à demander à quelle heure devait rentrer son fils.

—Oh! cela... fit Camille.

—Comme il doit être triste de sortir sans sa femme!

Le ton interrogeait, anxieux. Camille se fit plus souriante.

—Naturellement! Mais les exigences du monde...

Marcelle revenait avec sa mère, et la vieille Mme Nessler retomba dans tous ces émois, impressionnée par cette grande dame auréolée de cheveux blonds poudrés comme ceux des portraits, par cette comtesse, jeune encore, qui ne lui en parut que plus imposante, et si élégante, si froufrou de soie, si parfumée, si chargée de breloques d'or tintantes.

Le discours de Mme de Givore, s'il eût trahi franchement et simplement sa pensée, aurait achevé d'affoler la mère de Georges.

“C'est donc vous, eut dit la comtesse, vous qui n'avez pas su élever votre fils et, au lieu de le garder dans votre province, vous l'avez envoyé à Paris pour s'y perdre, y gâcher sa vie, perdre et gâcher la vie de ma fille, faire notre malheur à tous!”

Mais Mme de Givore ne dit rien de pareil. Elle prononça dès l'abord des mots polis et bienveillants et, devant cette humble femme épeurée, la pitié dominant, elle se montra ce qu'elle était : bonne et généreuse.

Si bien que, tout doucement, s'allégea le poids qui étouffait le cœur de la vieille dame; elle se sentit moins seule, moins étrangère... Allons! Puisque tout le monde est si bon pour elle, cela prouve bien que Georges est aimé, estimé—tout s'arrangera. Oh! si tout pouvait s'arranger sans qu'en fut obligé d'avouer à Mme de Givore la détresse où l'on se trouve! Qui sait?... peut-être. Il lui tarde de revoir son fils; elle ne craint plus d'être blâmée par lui : puisque sa présence ne déplaît point à ces inconnues, est-ce qu'elle pourrait déplaire à Georges?

La soirée fut douce, Marcelle arrivant à se montrer joyeuse et la comtesse acceptant un rôle dans la cha-

ritable comédie. Mme Nessler se faisait à l'idée de ne voir son fils que le lendemain, puisqu'il ne pouvait rentrer avant une heure très avancée peut-être. On paraissait trouver cela tout naturel : pourquoi s'en serait-elle émue?

Lorsque, retirée dans une chambre qu'elle trouvait trop belle Mme Nessler fut rejointe par Julie pour laquelle, sur la demande de sa maîtresse, on avait dressé un lit dans le cabinet de toilette attenant, la vieille dame fut suffoquée, indignée d'entendre sa servante gronder, les dents serrées :

—Eh! ben, c'est du joli monde! C'est du beau!

—Julie!

—Je ne parle pas des dames—c'est des saintes—mais les gens de service.. Ah! seigneur! ce qu'ils osent dire!

—Allons, allons, tout le monde n'est pas comme vous, ma bonne fille, respectueuse et dévouée.

Julie ne répliqua rien. Devant l'air apaisé, confiant, de Mme Nessler, elle retint les mots cruels qui eussent détruit cette paix, troublé cette confiance.

“Elle saura toujours assez tôt, songea la brave fille”.

A l'office, on avait parlé trop franchement du jeune maître.

XVII

Georges Nessler dormait encore d'un lourd sommeil lorsque la porte fut ouverte sans douceur; une main impatiente tira les rideaux de la fenêtre et le grand jour inonda la chambre.

Georges ouvrit les yeux, mis de méchante humeur par ce brusque réveil et son visage se pétrifia d'étonnement. Il se dit qu'il rêvait encore et, refermant les yeux, s'apprêtait à se rendormir, quand une voix à la fois grondeuse et tendre lui rendit la notion de la réalité..

—C'est-y ben possible de dormir encore à huit heures passées!

—Julie... toi ici!... Ma mère est malade?

—Bon! si elle l'était je la laisserais pas toute seule là-bas, voyons! Non, elle est bien, madame, elle est ici.

—Ici!... maman!

Georges ne dormait plus. Redressé, frémissant d'inquiétude, il n'osait questionner.

Julie s'approcha du lit.

—Nous sommes arrivées hier soir, monsieur Georges, et bien tristes de ne pas nous trouver, pensez! Mais tout le monde a été si gentil pour madame, qu'elle s'est consolée... Elle est levée, madame, jugez donc, à une heure pareille! Mais elle n'a pas osé quitter sa chambre. Elle m'a dit de tâcher de trouver la vôtre et de vous dire d'aller chez elle. J'ai demandé à Germain qui ne voulait pas me montrer... Vous alliez vous fâcher, qu'il disait, si on entraît comme ça, chez vous, avant que vous ayez sonné. Je lui ai répondu: “Mon garçon, j'ai élevé not'monsieur Georges et j'entraîs dans sa chambre... que vous n'étiez seulement pas né.

—Pourquoi êtes-vous venues? demanda Nessler?”

—Parce que Ravineau, celui qui a prêté sur la maison, veut ou l'argent ou la maison, que madame n'a pas d'argent et qu'elle veut garder la maison.

—Elle en a parlé hier soir à Mme de Givore?

—Vous mettez pas dans tous vos états... Madame n'a rien dit à personne?... C'est vous qui le direz à Mme la comtesse pour qu'elle prête de l'argent, Elle peut bien faire ça.

Georges ne répondit pas. Accablé, il se laissa retomber sur son oreiller et ferma les yeux. Sa vie se compliquait par trop—il en avait assez de louvoyer entre les écueils, — il n'en pouvait plus!

Une pensée de fureur le ranima.

—Sale usurier! Canaille de Nathan! au lieu de se hâter...

—Qui ça, Nathan? demanda Julie.

—Rien. Personne. Va dire à ma mère que je monte chez elle.

En s'éveillant dans ce décor étranger, Mme Nessler avait été reprise de toutes ses appréhensions.

Qu'allait dire Georges et surtout que pourrait-il faire? L'humeur orangeuse de Julie n'était pas faite pour rassénérer la vieille dame. Malgré sa volonté de ne rien trahir à sa maîtresse des méchants propos recueillis la veille à l'office, la servante laissait échapper des phrases ambiguës, plus inquiétantes que des vérités nettement exprimées.

Georges trouva sa mère presque aussi nerveuse qu'il était nerveux. L'embrassa en pleurant; lui s'irrita de ses larmes, sachant trop bien qui

les faisaient couler. Il prit les devants, rendu plus cruel par les remords.

—Si vous êtes venue pour l'argent, maman, je n'y peux rien. Je n'en ai pas et je ne veux pas—vous entendez? Je ne veux pas ennuyer de cela Mme de Givore, encore moins tourmenter ma femme qui, dans son état, doit être extrêmement ménagée.

—Mon Dieu ! Et alors?

—Alors... que voulez-vous que j'y fasse?... Laissez vendre, Aussi bien, je suis fâché de vous savoir si loin. Julie, les mains jointes, soupirait toute seule. Je verrai à vous loger près d'ici. Vous vivrez en famille, vous ne serez pas malheureuse.

—Vendre la maison... la chère vieille maison... Oh ! Georges ! oh ! Georges.

Elle gémissait doucement à travers ses larmes.

Julie entra. Comme elle avait interpellé M. Ravineau à Saint-Jean-du-Pont-Routhier, elle interpella Nessler.

—Vendre ! Laisser jeter madame à la rue ? Vous en auriez le cœur ?... C'est donc vrai ce qu'on dit à l'office... c'est donc vrai que vous n'êtes plus ce que vous étiez... un brave monsieur ? Ah ! je ne voulais pas le croire ; mais pour que vous parliez de faire une chose pareille, de commettre ce sacrilège de vendre la maison où votre père est mort, faut qu'on vous ait joliment changé dans ce Paris de malheur et que vous n'avez plus ni cœur, ni âme !...

Elle élevait la voix. Georges commanda rudement :

—Tais-toi !

Mais il était trop tard. Quelqu'un de la chambre voisine avait entendu et, sans réfléchir, suivant son impulsion, Camille entra.

—Je vous demande pardon, madame, de pénétrer ainsi chez vous et de me mêler à ce triste débat. Georges comprend je pense, ce qui m'en donne un peu le droit... Ne pleurez pas, madame... ne vous désolerez pas... Je savais votre chère maison menacée et croyais avoir donné à Georges le moyen de la préserver. C'était, paraît-il, insuffisant.

—Camille, écoutez-moi : je n'ai pas pu...

Elle le regarda, si méprisante, que la mère, en ayant conscience, se sentit plus humiliée et plus désespérée.

—Voulez-vous dire que vous n'avez pas envoyé à Saint-Jean-du-Pont-Routhier l'argent que je vous ai remis ?

—Pas encore... je n'ai pas pu... je vous expliquerai...

—Oh !

Il y eut un lourd silence. Mme Nessler ne pleurait plus ; son regard interrogeait le visage crispé de Georges. Que dit-on ? Il a reçu de l'argent pour désintéresser Ravineau et ne l'a pas envoyé ?... Est-ce possible ! Julie, les mains jointes, soupirait sourdement.

—Madame, dit enfin Camille, je n'ai au monde que ma tante et Marcelle. Je ne ne veux pas qu'elles aient la douleur d'apprendre ce que votre fils n'a pas su éviter. Je suis majeure, libre de disposer de ma fortune : laissez-moi rembourser le créancier qui vous tourmente... C'est à moi, voilà tout, que vous paierez les intérêts.

—Je ne les paierai pas... comment les paierais-je ? C'est à peine si je puis vivre... Lui, s'était engagé et, vous voyez, il ne peut pas davantage.

—Ne vous tourmentez plus ; donnez-moi le nom de votre notaire, madame... ne me refusez pas... je serai si heureuse !

—Et pourquoi que madame refuserait ? Vous êtes une demoiselle du Bon Dieu ! s'écria Julie hors d'elle-même. J'accepte, moi, nous acceptons, que je vous dis... et je pars... nous repartons. Venez-vous-en, madame. Nous avons bien fait de venir, vous voyez ! Maintenant vaut mieux nous en retourner chez nous.

Blême, Georges écoutait, sentant peser sur lui la rancune de sa mère et le mépris trop justifié de Camille. Il souffrait atrocement.

—Camille, voulez me permettre de vous expliquer ?

—Non.

Elle ajouta, parlant très bas par pitié pour Mme Nessler : « Vos explications, je ne les croirais pas. »

Et elle quitta la chambre, le cœur gros de dégoût, se demandant ce qu'éprouverait Marcelle si elle savait.

Après la dépêche du notaire, Georges, d'accord avec Camille, avait affirmé à la jeune femme que l'affaire était arrangée. Elle pourrait donc ignorer toujours l'intervention de Camille et la malversation commise par Georges Nessler.— (A suivre.)

L'IDÉAL

On dit que les chapeaux seront là, cet automne, du meilleur goût. C'est qu'on s'y entend en fait d'élégance et de mode. Les mains et leurs petits doigts sont si habiles dans leur travail, l'œil si expérimenté dans le choix des tissus et des nuances pour toute harmonie dans les toilettes, ce qui va bien et ce qui ne va pas observé avec une scrupuleuse minutie que nul regret ne vient assombrir la véritable joie qu'on a eu d'acheter. On attend de New-York les plus grandes nouveautés ; c'est là qu'est allée les chercher l'habile artiste que nous connaissons toutes et qui nous a chaque fois donné des créations exquises. En l'attendant on travaille fort les confections pour dames et surtout, oh ! des magnifiques toilettes de mariées. L'ouverture de l'exposition des Modes à l'Idéal aura lieu le 23 septembre courant. Nous irons.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke,) Montréal.

De nouveaux chars pour le G. T. R.

On vient de compléter aux Ateliers du Grand-Tronc, à Pointe St-Charles, cinq nouveaux chars de passagers construits d'après les derniers modèles et types de cette compagnie. L'extérieur de ces chars est peinturé en vert et lettrés en or, l'intérieur est fini en acajou poli. Les sièges sont faits d'après les derniers modèles et recouverts en pluches vertes. Soixante personnes logeront aisément dans le char et dans le compartiment à fumer, dans lequel les sièges sont, recouverts en cuir, 12 personnes y trouveront place. Une banquette de tapis Wilton recouvre le centre du char. Sept becs de gaz sont installés dans le char pour l'éclairer.

Ces chars ont tous des appareils de chauffage à vapeur, d'un service de signal et de freins à air. Ils ont un vaste vestibule avec plate forme en acier et sont montés sur des trocs à six roues. La longueur de ces chars est de 75 pieds et 6 pouces et leur poids de 106,000 livres. Ils ont toutes les améliorations pour les passagers et sont du type des chars de première classe que le Grand Tronc est en voie d'avoir sur tous son parcours. Ces chars feront le service entre Montréal et Chicago.

LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue,
éveille les idées,
chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses: n'est-ce pas là un témoignage
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (1) 1.25 p.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 a.m., a10.10

DE LA GARE RIVER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.10 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., 1-2.20 p.m., b5.45 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.45 p.m.
STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15 a.m., (1) 1.10 p.m., (1) 1.40 p.m., b4.40 p.m., b5.35 p.m.
NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., 1-1.10 p.m., b4.40 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et vendredi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

PARC DOMINION

Plus grand que ses rivaux des villes américaines
déclarent les visiteurs de l'autre côté de la ligne.

CONCERT GRATUIT

Par la **FANFARE VANDERMEERCHEN**, à toutes les
Représentations. Près de 50 Attractions
Étonnantes.

Entrée, - - - 10 Cents

PRENEZ LES

Capsules Crésobene

ANTISEPTIQUES-VOLATILES.

Pour faire à pleine bouche, une inhalation
salutaire pour vos Bronches et vos Poumons.
Ainsi vous vous préserverez et vous vous gué-
rirez. Evitez les imitations, les contrefaçons
et les vieux produits qui n'ont rien de volatil.
Evitez les inhalations de fantaisie.

Inhalez dans vos Bronches et vos Poumons

les principes antiseptiques que dégagent les
CAPSULES CRESOBENE. C'est la seule in-
halation naturelle et pratique.

C'est le seul produit antiseptique et volatil
tout à fait inoffensif qui puisse prévenir ou
guérir infailliblement les Maux de Gorge, En-
rouements, Rhumes, Gripes, Influenza, Bron-
chites, Catarrhes, Asthmes, Emphysèmes,
Pneumonies, etc.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix
de 50 c. le flacon. Envoyées aussi par la malle
sur réception du prix, en s'adressant à

M. ARTHUR DECARY,

PHARMACIEN,

Dépositaire-général, coin des rues Saint-Denis et
Sainte-Catherine, Montréal.

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'ana-
lyste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé
et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un pa-
quet de la poudre appelée "THE COOK'S FA-
VORITE", je trouve que c'est une excellente
poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans
ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et
elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-
SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les
phosphates combinés sont des ELEMENTS NA-
TURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.

Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous
recommandons l'essai de cette Poudre et vous
n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec
cette poudre vous détrempez votre farine et
vous la conservez des semaines en la gardant
au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous
le permette; n'est-elle pas un bienfait pour
toute maîtresse de maison. Voyez nos circulai-
res. The COOK'S FAVORITE est très pure,
très économique et à bas prix. Les biscuits
faits avec cette Poudre se gardent plus long-
temps frais. Souvenez-vous que nous en sommes
les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales
dans les provinces du Manitoba ou du
Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut
être inscrite par toute personne qui est l'u-
nique chef d'une famille, ou tout homme
âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un
quart de section de 160 acres, plus ou
moins.

L'inscription peut être faite en personne
au bureau local des terres pour le district
dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les
conditions requises d'après l'un des systè-
mes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins
et la culture de la terre chaque année, pen-
dant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père
est décédé) du homesteader réside sur une
ferme dans le voisinage de la terre inscrite,
la condition de résidence sera remplie si la
personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la
terre possédée par lui dans le voisinage de
son homestead, la condition de résidence se-
ra remplie par le fait de sa résidence sur
la dite terre.

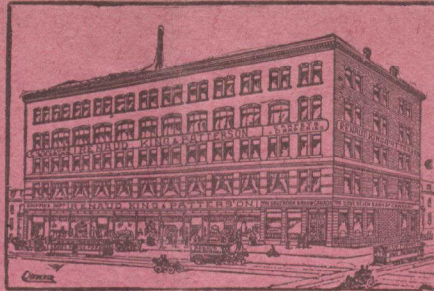
Un avis de six mois par écrit devra être
donné au Commissaire des terres fédérales à
Ottawa, de l'intention de demander une pa-
tente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de
cette annonce ne sera pas payée.

Le Temps est Arrivé



De penser à vos achats d'automne

Meubles, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus choix de

**Meubles, Lits en Fer et en Cuivre,
Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.**

Et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU,
Principal de l'Ecole Normale Laval.

Les Habits Elégants "Fashion-Craft" Pour les hommes de bon goût.

LES tailleurs "Fashion-Craft" ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits "Fashion-Craft" il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste Catherine Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies